

MOLLY PRENTISS

NEW YORK,
ESQUISSES
NOCTURNES

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nathalie Bru

calmann-lévy

Titre original :
TUESDAY NIGHTS IN 1980
Première publication : Scout Press, New York, 2016

© Molly Prentiss, 2016

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2016

COUVERTURE
Maquette : Louise Cand
Illustration : © Dorothée Levif

ISBN 978-2-7021-5956-9

PROLOGUE

MANGER DU GÂTEAU SOUS TERRE

Buenos Aires, Argentine

Septembre 1980

Les réunions ont lieu le mardi, au sous-sol du Café Crocodile. À dix-huit heures pile. Si elle veut y être à temps, Franca Engales Morales doit fermer la pâtisserie en avance. Elle n'a qu'une heure à peine pour terminer le dernier gâteau, passer la serpillière, tirer la grille. Alors elle se hâte, tourne sa grosse cuillère en bois dans l'épaisse pâte jaune, souffle sur la frange qui lui tombe sur les yeux. Elle trempe un doigt, le lèche, décide d'y incorporer des graines de pavot, en saupoudre généreusement la pâte. Attrape son moule préféré – le rouge, à bord dentelé –, enduit copieusement les parois de beurre avec les doigts. Y verse une couche du mélange, qui se cale à l'intérieur du moule comme de la boue. Elle couvre le tout de cannelle et de sucre roux, puis d'une autre épaisseur de pâte. Trente-cinq minutes de cuisson, et elle posera le gâteau sur un plat, enveloppera le tout dans une feuille d'aluminium, et sortira dans l'hiver pâlisant, verrouillant derrière elle l'énorme cadenas de la grille avec un léger pincement au cœur. Fermer la boutique en avance va lui coûter des clients, elle le sait. Elle sait aussi qu'elle ne peut pas se le permettre. Mais que pèsent quelques clients face

à tout le reste ? Face à ce qui sera perdu si elle n'assiste plus aux réunions ?

Faire des gâteaux est le métier de Franca, et elle le fait bien. Elle est rapide et efficace, et s'assure que les gâteaux aient du goût. Mais voilà le problème avec la pâtisserie : à l'échelle de l'Univers, ça n'a pas grande importance. Ce constat la travaille depuis qu'elle a rejoint la pâtisserie à tout juste dix-sept ans – quand la mort de ses parents les a obligés, son frère et elle, à trouver du travail. Elle a trente-deux ans maintenant et dirige l'endroit, mais elle ne peut s'empêcher de penser que faire des gâteaux pour des gens fortunés n'était pas forcément la vie qui lui était destinée. Elle ne peut s'empêcher de penser qu'elle était destinée à penser davantage.

Mais voilà le problème avec le fait de penser : on est à Buenos Aires, et en ce moment, Buenos Aires n'a pas trop la tête à penser. De fait, penser semble y être tout bonnement interdit : ici, celui qui pense trop prend le risque de ne plus jamais penser du tout. On surveille ce que l'on pense, et on surveille ce que l'on dit. On surveille même ses vêtements et sa démarche. Celui qui veut penser pense le soir, dans son lit, les yeux rivés sur le ventilateur au plafond, en espérant que personne ne l'entendra faire à travers les fins rideaux blancs qui le séparent des périls du monde extérieur.

« Tu es vraiment une idiote, lui a dit son amie Ines en apprenant l'existence des réunions du mardi. Et s'il t'arrivait quelque chose ? Mon Dieu, je *prie* pour ce pauvre Julian. »

Mais Ines est le genre d'amie que Franca ne peut pas se permettre d'écouter. Si elle l'avait fait, Franca n'aurait jamais eu Julian. « Qui voudrait voir un gosse grandir dans ce trou à rats ? » avait dit Ines à Franca sept ans auparavant, sans savoir qu'elle était enceinte. Elle-même était déjà

mère de trois enfants, mais tous étaient nés sous Perón. Une tout autre époque, assurait-elle, parce que maintenant? Maintenant, c'était le chaos.

Oui, cela avait été le chaos : pendant son second mandat mouvementé, Perón avait passé l'arme à gauche, laissant sa troisième épouse incompétente aux commandes, et la rumeur d'un coup d'État se répandre. La vie de Franca aussi avait brutalement chancelé : depuis le décès de leurs parents quinze ans plus tôt, elle partageait la maison familiale avec son frère, qui détestait ouvertement l'homme qu'elle avait choisi d'y installer et d'épouser. Si bien qu'il avait fini par mettre sa menace à exécution : profitant de son passeport américain – encore une chose qu'il possédait et pas elle –, Raul l'avait abandonnée pour aller vivre à New York. Il prétendait partir pour sa peinture, mais Franca n'était pas dupe : ce qu'il ressentait, elle le ressentait aussi. Il ne supportait plus de vivre sous le même toit que Pascal, dans la maison de leurs parents morts, ni même de vivre entre ces murs renfermant trois étages de tristesse. Son départ avait transpercé le cœur de Franca. Raul était comme l'électricité, illuminant son monde de sa présence ou le plongeant dans le noir par son absence. Quand il était parti, elle s'était retrouvée dans l'obscurité, seule avec Pascal.

Elle avait aimé Pascal, *vraiment*. Avec son dos droit, sa lèvre retroussée, et la promesse solennelle qu'il lui avait faite de prendre soin d'elle (la seule promesse qui vaille pour une orpheline). C'était un type bien, alors logiquement, elle avait cru qu'il était le bon. Mais le départ de Raul lui avait fait prendre conscience que cet amour que Pascal lui offrait – facile, fiable, raisonnable – n'était pas suffisant. Tout son être se languissait de Raul : son frère, qui semait dans toute la maison une odeur de

térébenthine et couvrait les murs de ses tableaux ; son frère qui, en croisant simplement le regard de Franca, savait exactement ce qu'elle avait dans le cœur. Cette intimité, une intimité-presque-trop-intime, l'intimité irremplaçable de la *vraie famille*, lui manquait terriblement. Les tableaux encore aux murs ne lui rappelaient que plus l'absence de Raul, alors elle les avait décrochés, empilés sous les lits ou roulés dans des coins. Elle se mit à rêver de faire sa valise et de voler à Pascal l'argent qu'il cachait dans le garde-manger pour s'acheter un billet d'avion à destination de New York. Mais elle n'avait pas de passeport et, à l'époque, en obtenir un frisait l'impossible. Les murs de la maison se sentaient seuls eux aussi et ils se refermaient sur elle. Si bien qu'un autre rêve prit forme dans son esprit : un bébé minuscule, un petit garçon, un compagnon qui boirait du jus de poire avec elle au soleil. La semaine suivant le départ de Raul, au milieu de la nuit, Franca s'était approchée de son mari à moitié endormi et l'avait chevauché face à la lune comme une possédée, dans le but de se féconder. (C'est ainsi qu'elle concevait la chose, *elle* se fécondait, Pascal, en bon Pascal qu'il était, ne vivant ces instants qu'avec une certaine passivité.)

Après la naissance de Julian, le fossé entre Franca et Pascal ne fit que se creuser. Franca passait ses journées à se perdre dans le petit être humain qu'elle avait conçu, elle plongeait dans ses grands yeux curieux, caressait le murmure de ses cheveux sombres, le nourrissait à son sein, et malgré la douleur, elle en retirait une sensation de plénitude. Elle n'était heureuse que lorsque le bébé se trouvait dans ses bras : il la *comprendait*, et lui rappelait incroyablement son frère. Imaginer Pascal dans le salon, assis sur son grand fauteuil – moustaches pointant hors

de son visage, visage pointant hors de son col, une main pointant vers le bas de son pantalon, pour se gratter – commença à dégoûter Franca, et elle se mit à l'éviter, à refuser qu'il la touche. Ils firent chambre à part. Quand ils s'adressaient la parole, ils criaient. Puis en se réveillant un beau matin d'avril, après une profonde inspiration, Franca comprit avant même d'avoir quitté son lit que Pascal n'était plus là. Qu'il les avait laissé tomber, elle et Julian, et qu'il ne reviendrait jamais. C'est précisément ce jour-là qu'elle s'était rendue au Café Crocodile pour la première fois. Elle avait eu besoin de se sentir entourée. Besoin de se sentir petite.

Alors non, elle n'écouterait pas Ines, qui l'avait prévenue en fronçant les sourcils qu'avec ces réunions, elle allait se faire « cueillir » – c'était le terme que les gens utilisaient pour les mystérieux kidnappings qui se produisaient tous les jours aux quatre coins de la ville, depuis le putsch. Parce que ces réunions lui rappelaient chaque fois qu'elle n'était pas la seule à connaître l'absence, que la ville était pleine d'absents, partout. Et parce que hormis Julian, désormais âgé de six ans, ces gens là-bas – la jeune Lara, Mateo le rigolo, Sergio le sérieux, Wafá la courageuse – étaient sa seule famille.

Alors aujourd'hui, luttant face au vent, Franca s'en va rejoindre le café, à six rues de là. Chaque fois qu'elle sent ses nerfs se tendre, elle se répète qu'elle a l'air inoffensif, avec son charmant manteau bleu et le gâteau qu'elle a préparé pour ses amis. Elle repense à ce que Raul lui disait : *Tu ferais une opposante de rêve, Franca, avec ta putain de tête de première de la classe.* La portion de son cœur qui appartient à son frère s'emballe : si seulement il pouvait la voir maintenant. Un court instant, elle se demande comment les choses auraient tourné s'il était resté, mais elle chasse

vite ces considérations. Raul n'a jamais répondu à sa lettre – la seule qu'elle lui ait jamais écrite – et il n'a jamais appelé non plus. Son frère ne sera donc jamais au courant de ces réunions, ni du départ de Pascal, ni de la naissance de Julian, son plus grand accomplissement – si ce n'est l'unique. Il ne cherchera même pas à savoir, il s'en fiche. Elle sait pourtant que si elle est là, au Café Crocodile, c'est pour Raul.

Une fois entrée, Franca salue de la tête El Jefe, le patron, qui est aussi le père de Lara. Le sourire d'El Jefe ne trouve pas sa source sur sa bouche, mais quelque part sur son front. Franca se souvient de ce front, qui l'avait déjà marquée quand elle était enfant, avant que les cheveux d'El Jefe ne blanchissent. Elle se souvient de tous ces matins où Raul et elle couraient jusqu'au bar et grimpaient sur les tabourets pour réclamer leurs citronnades.

— Ils sont en bas, lui dit El Jefe, de sa voix de majordome distingué.

Le code : frapper trois fois, tousser une fois. Quand la porte du sous-sol s'entrouvre, prononcer le mot magique : *Jacobo*. D'habitude, ils lui sourient tous en silence et lui font signe de se taire en tirant une fermeture Éclair imaginaire en travers de leurs lèvres, le temps de refermer le battant. D'habitude, elle prend place sur la chaise orange la plus proche, sort son bloc sténo et commence à transcrire. Mais cette fois, quelque chose a changé. Quelque chose cloche.

Personne n'est assis et personne ne sourit. Au sous-sol, tout le monde s'affaire. Sergio fourre une liasse de documents dans sa vieille mallette en cuir. Mateo, d'ordinaire le plus serein, une mine d'histoires drôles et d'imitations impeccables des généraux, pousse à la va-vite des piles

de livres sous le lit, laissant tomber sur la moquette des bouts incandescents de sa cigarette qui rougeoient avant de s'éteindre. Lara, avec sa jolie tresse cendrée, déchire des feuillets du classeur où ils consignent tous les noms, ceux des disparus, depuis leur toute première réunion : il y en a 9 203. Quant à Wafa, elle sanglote, assise sur le canapé, la tête dans les mains.

Mateo, essoufflé à force de soulever le lit, lance à Franca, sans se tourner vers elle :

« Remo a disparu. »

Le sang de Franca ne fait qu'un tour. Elle sait exactement ce que cela signifie. Remo est le mari de Wafa, et s'ils savent où il habite, ils savent aussi où habite Wafa. Peut-être savent-ils même où Wafa se trouve à ce moment précis, peut-être l'ont-ils suivie jusqu'ici : six hommes en civil dans des voitures, descendant Calle Defensa au ralenti et regardant onduler la jupe de Wafa quand elle est entrée dans le café. Et peut-être attendent-ils toujours dehors, dans leurs Ford Falcon garées juste en face, vitres baissées, les verres miroirs de leurs lunettes réfléchissant le soleil, leurs cigarettes se consumant au bout de leurs doigts en emportant les minutes, ces minutes qui précèdent le moment où ils vont faire irruption dans la salle en poussant les grandes portes vitrées et coller une arme contre la tempe d'El Jefe jusqu'à ce qu'il leur crache le morceau : jusqu'à ce qu'il leur dise où ces putains de révolutionnaires se planquent, ne lui laissant la vie sauve que parce que ceux qu'ils veulent sont en bas, en bas de l'escalier en colimaçon, derrière la porte fermée à clé, qu'ils peuvent facilement enfoncer avec le manche des fusils dont ils se serviront ensuite pour pousser sans ménagement ces putains de révolutionnaires jusqu'à leurs grosses voitures noires à châssis bas.

Julian fait une apparition si vive dans l'esprit de Franca qu'il semble être là, dans la pièce. De grands yeux, de petites mains. Trop futé pour ses six ans, bien trop réfléchi, et ce depuis sa naissance. Pas plus tard qu'hier, il lui a demandé de sa toute petite voix : « Mama, quand le gouvernement sera réparé, on pourra aller voir le Frère tout de suite ? » Il est assez futé pour savoir que le pays est brisé, assez optimiste pour penser qu'il peut être réparé, assez perspicace pour deviner le rêve secret de sa mère : partir aux États-Unis, trouver Raul. « C'est peu probable », lui a-t-elle dit, afin de ne pas lui donner de faux espoirs. Ou bien s'agissait-il des siens ? Afin de ne pas *se* donner de faux espoirs. Voilà.

Elle tente de se convaincre qu'elle a anticipé cette situation. Julian est chez un ami ce soir, chez Lars ; elle a tout prévu. Ce n'est pas un hasard si elle a choisi Sofie et Johan, les parents de Lars, qui sont danois et peuvent entrer et sortir d'Argentine à leur guise. Ce n'est pas un hasard non plus si elle a fourré une liasse de dollars dans le sac à dos de Julian. Mais c'est le fait même qu'elle ait tout prévu qui l'inquiète. Elle songe à Sofie et Johan : blonds, stricts, trop guindés. Elle songe à la peur qui s'emparera de Julian si elle ne vient pas le chercher, à quel point il n'aimera pas devoir passer la nuit chez eux, dans une maison si froide et si anguleuse. Soudain, Pascal lui manque terriblement. Si seulement elle l'avait mieux traité. Raul se trompait sur lui, elle le sait, mais elle a laissé l'avis de son frère éclipser tout le reste, comme toujours, comme encore, ici dans ce sous-sol plein d'opposants au régime, qui sont autant de bombes à retardement. Il suffit de voir à quoi écouter Raul l'a conduite : son fils unique est seul dans une maison étrangère, son mari est parti. Et Raul ? Parti, lui aussi. Le plus parti de tous.

Franca voudrait dire quelque chose, poser une question ou fournir une réponse, mais elle se rend compte qu'elle en est incapable, elle a la gorge nouée. Sa claustrophobie enfle, les murs se resserrent sur elle, lentement. Lorsqu'elle lève les yeux, le sous-sol semble avoir légèrement glissé, comme si les murs penchaient. Elle a la même sensation que lorsqu'elle ne parvient pas à oublier comment elle se sentait autrefois dans un lieu dont l'agencement a changé : un déjà-vu mensonger.

Wafa laisse échapper un gémissement.

« Et Simon ? » lâche-t-elle ensuite, comme si le souvenir venait de lui revenir brusquement.

Franca imagine le petit Simon, le fils de Wafa : un an de plus que Julian seulement. Soudain, tout se met à tourner. La fumée de la cigarette de Mateo lui brûle les yeux. Elle n'a plus de force dans les mains, le gâteau tombe sur la moquette avec un bruit sourd. Tout le monde – Sergio, Mateo, Lara, Wafa – s'interrompt et se tourne vers elle, laissant un silence aussi dense que le gâteau envahir la pièce. Ils ont le regard glacé de panique. Puis Sergio, comme possédé, fait un geste tellement étrange que Franca se demande un instant si elle ne rêve pas. Il s'empare du classeur que tient Lara, tire sur une feuille, la froisse et s'agenouille à côté du plat renversé. Arrachant l'aluminium, il fourre la boule de papier dans un morceau de gâteau moelleux et encore tiède, et enfourne le tout dans sa bouche. Lara s'agenouille, elle aussi, arrache une autre liste de noms et l'imite. Puis vient le tour de Mateo et de Wafa. Ils avalent les noms des disparus. Avalent ce qui pourrait causer leur mort.

Franca sent soudain la fierté l'envahir. Son gâteau sert à quelque chose, il est à la hauteur. Mais le sentiment est de courte durée, car à l'instant où Mateo termine sa

part, déjà prêt à s'attaquer à la deuxième, deux regrets distincts assaillent la jeune femme. Elle a laissé le four de la pâtisserie allumé. Elle a laissé son petit garçon tout seul. Et tout ce qu'elle est en mesure de faire désormais, c'est s'agenouiller, mâcher et attendre les coups contre la porte du sous-sol.

Photocomposition Belle Page
Achevé d'imprimer en juin 2016
par CPI Bussière
pour le compte des éditions Calmann-Lévy
31, rue de Fleurus 75006 Paris



PAPIER À BASE DE
FIBRES CERTIFIÉES

calmann-lévy s'engage
pour l'environnement en réduisant
l'empreinte carbone de ses livres.
Celle de cet exemplaire est de :
1kg éq. CO₂
Rendez-vous sur
www.calmann-levy-durable.fr

N° d'éditeur : 5636064/01
N° d'imprimeur :
Dépôt légal : août 2016
Imprimé en France.